

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode affecte différents caractères : tantôt elle se montre bonne femme, tantôt on la prendrait pour une jeune éeervellée ; mais elle reste dans tous les cas, et avant tout, grande dame. On la voit décréter les lois les plus somptueuses avec cette indifférence superbe qui dénote un parfait dédain de tout calcul.... Ses préoccupations, d'ailleurs, reposent sur cette idée fixe : faire beau ; tant pis si, parmi ses fidèles, il en est qui ne peuvent la suivre dans cette voie ! Il en reste assez encore pour l'écouter, la dépasser même...

Pour le moment, nous constaterons qu'il se fait chaque jour un pas de plus vers l'élément riche, artistique et élégant, pour tout ce qui concerne la toilette féminine. Les différentes industries soumises aux variations de la mode s'ingénient à qui mieux mieux pour livrer des produits de plus en plus perfectionnés : fabricants de tissus, de ruban, de dentelle, maisons de confection, passementiers, marchandes de mode, cordonniers, etc., rivalisent d'efforts pour faire de belles choses.

Il n'est pas jusqu'aux imitations en tout genre, — lesquelles sont en si grand progrès et dont le vulgaire est si heureux de profiter, — qui ne soient une preuve irréfutable de ce grand désir et de cet irrésistible besoin de beau dont tout le monde est possédé aujourd'hui !

Voyez, par exemple, pour la soierie. Pendant bien longtemps on s'est contenté de faille unie et de velours simple ; encore avait-on même, en ces dernières années, abandonné la robe de soie proprement dite pour les mélanges de laine et soie. Aujourd'hui, tout est changé, et il suffit de visiter un rayon spécial pour s'en convaincre. Ce ne sont que brochés plus magnifiques les uns que les autres et présentant une infinité de genres : en foncé ou en clair, sur satin ou faille, à grands ramages ou à dessins mignons. Il y a encore un taffetas de fantaisie, à rayures variées, qui offre des assemblages de couleurs d'un charme particulier. Ces belles étoffes, et bien d'autres dont nous réservons la désignation pour plus tard, s'allient d'une façon très-heureuse à la faille unie et au velours.

En résumé, ces étoffes, qui, par leur beauté coûteuse, semblent destinées au petit nombre des femmes, deviennent le partage de presque toutes, par cette raison bien simple qu'on ne les emploie qu'en petite quantité. Trois mètres de broché suffisent pour faire un gilet, ainsi que les garnitures du corsage ; ajoutons qu'il y a des brochés à 5 fr. 90 le mètre.

Quoique nous n'ayons nullement l'intention d'escompter l'avenir, nous croyons pouvoir prédire un grand succès aux costumes qui se composent d'un corsage à gilet, avec jupe sans traîne et draperies, ces dernières disposées suivant le goût et l'imagination individuels. Nous indiquerons, toutefois, un arrangement qui consiste à couper le devant du tablier, ou devant de jupon, par des bandes semblables aux garnitures du corsage. Par derrière, la tunique doit être bouffante sans exagération et surtout sans que la personne en soit grossie : c'est là le point délicat et le but à atteindre.

Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur ce sujet dans nos prochains articles ; le moment n'est pas éloigné où nous lèverons le rideau pour la représentation des modes nouvelles ; — une sorte de pièce à grand spectacle, composée de plusieurs actes et d'un nombre indéfini de tableaux... où nos lectrices verront défiler sous leurs regards charmés les tissus nouveaux, les chapeaux, garnitures, confections, etc., enfin tout ce que l'avenir et les marchands nous promettent pour « embellir la beauté » pendant la saison d'hiver.

Mais voici qu'on nous consulte sur la forme à donner à un joli costume de velours. Le renseignement dont il s'agit nous semble assez de circonstance pour que nous l'insérions ici même. Donc, nous recommanderons, à cet effet, le modèle suivant, destiné à une grande dame étrangère :

Robe de forme princesse en velours noir ; le devant du tablier soulevé en draperies peu prononcées, qui se perdent comme à l'ordinaire dans les coutures de côté. Cette heureuse disposition laisse à découvert un bas de faux jupon en pékin-velours plissé. Par derrière, la robe fait manteau de cour à paniers ; l'ampleur en est



P. N° 442. — TOILETTES D'INTÉRIEUR (DESSIN DE M. H. JANET).

Prix des patrons épinglés : 1^{er} fig., 15 francs ; 2^e fig., 5 francs.

drapée sous les coutures de côté, lesquelles se trouvent dissimulées par un panneau de pékin également plissé sur toute sa hauteur. Des bouclettes de velours et de satin s'en échappent de distance en distance. Le milieu du manteau est aplati, ce qui forme à droite et à gauche deux ou trois bouffants dits paniers. Une ruche de pékin-velours suit le long de la traîne, qui est très-longue. La manche est tout en velours et offre cette particularité d'être ornée d'une bande de pékin plissé qui suit la couture du coude; cette bande se termine par un flot de mousseline de l'Inde et de dentelle blanche. La dentelle est une superbe guipure de Venise; elle se trouve rappelée, dans le haut du corsage, par un col rabattu posé en deçà de l'encolure; ce col se rabat devant assez bas, en s'écartant du milieu, pour former comme une sorte d'étoile. Cette disposition est charmante et fait bien valoir la beauté de la dentelle; il va sans dire que le cou et les poignets sont ornés du traditionnel plissé de crêpe lisse.

Ce col à grand rabat nous paraît appelé à un légitime succès; c'est une manière d'utiliser agréablement de vieilles dentelles, et toute femme élégante en possède un assez grand nombre qu'elle regrette de laisser jaunir indéfiniment. Au surplus, une ère de prospérité semble s'ouvrir pour la dentelle, la mode l'ayant prise sous sa protection, paraît-il; nous l'avions prévu pour notre part et annoncé dans nos précédents articles, à propos du retour du col *Médicis*. Ce sera, pour les réunions de gala, un concours précieux à utiliser.

La grande vogue qui s'est immédiatement attachée à la gentille jaquette de « velours de commissionnaire » a donné une réelle notoriété au velours côtelé, dit « de chasse », qu'on portait déjà l'an dernier. Aujourd'hui on en trouve un choix considérable, étiqueté des noms les plus pompeux: velours « grec », à côte ondulée; velours « ondine », à rayure bleuâtre et satinée, rappelant vaguement le reflet d'une eau tranquille; velours « d'or », ainsi nommé en raison du fil métallique doré qui sépare les côtes. Voilà des éléments avec lesquels il faut compter pour les costumes de chasse, de voyage et de fatigue à travers la montagne.

Un modèle simple et confortable est celui qui a été créé pour S. A. R. la princesse de Galles, lors de son dernier passage à Paris. Il peut certainement être copié, car il ne revient pas plus cher que bien d'autres, si l'on choisit le velours de chasse au lieu du pékin-velours qui constituait le modèle. Le jupon, sans traîne, est complètement plissé, à plis très-rapprochés et petits. En réalité, les plis sont très-creux et ne semblent petits que parce qu'ils s'emboîtent bien l'un sur l'autre, disposition tout à fait indispensable quand il s'agit d'un jupon entièrement plissé vers le bas. Le jupon est entouré d'une large écharpe lavandière de même étoffe, taillée en biais, et sur laquelle se rabat une bordure de soie; cette écharpe se termine derrière par un nœud simple. Un grand gilet Louis XV et une basquine complètent le costume. Le gilet est en faille, avec poches dans le bas, indiquées par des biais de velours pour rappeler le jupon. La basquine, ajustée à la taille, se ferme par deux boutons seulement; elle est ornée du col rabattu, avec revers, qu'on fait tant en ce moment. Tous les boutons des deux vêtements sont en acier à mille facettes.

Le bouton joue un rôle important dans nos modes actuelles: aussi le doit-on choisir avec un soin particulier. D'ailleurs, la mode est assez riche en garnitures de ce genre, et elle nous en offre une assez grande variété pour qu'on n'ait pas lieu d'être embarrassé. Les boutons les plus élégants sont en nacre ou ivoire sculpté, en or ciselé, en émail cloisonné; il y a ensuite les boutons céramiques en porcelaine peinte, lesquels présentent de véritables sujets de genre à la manière de Watteau et de Boucher. Si nous ne craignons même d'anticiper sur l'avenir, nous ajouterions que quelques-uns de ces boutons peints sont entourés de perles fines ou imitation.

Mery d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 442.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume de lainage bleu pâle, pour enfant de cinq à sept ans. — La robe, de forme anglaise, est plissée devant, de chaque côté de l'ourlet du milieu, que garnit une ligne de boutons bleu foncé. Le bas de la robe est entouré de deux volants plissés et de deux bandes brodées dont l'une court tout autour. Ceinture brodée et grand col rabattu, bordé d'une broderie semblable à celle de la jupe. Le bas de la manche se termine par deux plissés qui séparent une bande brodée. — Modèle des magasins de la Paix.

2. Costume en lainage de nuance « purée de pois » et velours de même couleur plus foncée. — Jupon sans traîne, plissé dans le haut devant, avec quatre petits volants plissés au-dessous; un grand volant plissé entoure le bas de la jupe. Trois bouts d'écharpe, découpés en forme de dent, sont drapés l'un sur l'autre de chaque côté; ils sont bordés de velours et se perdent dans les coutures du tablier et de la tunique pouffée qui tombe derrière. La partie bouffante de la tunique est soutenue par un pan de velours. — Corsage de velours, à postillon plissé derrière. Le devant est garni d'un plastron de fantaisie laine, tout plissé et fermé par une ligne de boutons dorés. Col rabattu en velours; volant plissé et parement de velours au bas des manches. — Modèle de M^{me} Pointude.

G. N° 936.

TOILETTE DE CONCERT OU SOIRÉE. — 1 et 2. Robe princesse en brocart bleu de Sèvres, avec garnitures de faille havane, présentée sous deux aspects. — Le devant de la robe est orné d'un plastron de faille havane, ouvert en carré et garni de petits volants plissés qui encadrent également le cou. Un tablier-écharpe de même étoffe, bordé de franges, entoure le bas de la robe; il est drapé sur le pied du plastron et se termine dans les coutures de derrière. Le dos, de forme princesse, constitue deux bouffants derrière les hanches et se prolonge ensuite en longue traîne. Le bas de la robe est dentelé par devant et les dents reposent sur un volant de faille plissée; un autre volant plissé, ajouté au faux ourlet, fait tout le tour de la jupe; il est surmonté derrière par un plissé fixé au milieu. Manches duchesse garnies d'une draperie et d'un plissé de faille. — Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du corsage et des manches. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

G. N° 947.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Manteau de demi-saison, en armure de soie noire. La forme est celle d'un long paletot ajusté, avec couture cintrée au milieu du dos et manches page. Une bande en pékin-velours et satin rayé chaque côté du dos. Le tour de cou, le tour des manches, ainsi que le bas du vêtement, sont ornés de franges laminées. Flots de satin disposés en échelle sur les devants. — Robe princesse en faille noire, à traîne unie. — Lingerie de crêpe lisse plissé. — Chapeau de faille blanche; le fond mou, la passe diadème bordée de chenille caroubier. Guirlande de feuilles mortes autour de la calotte et plume blanche au sommet. — Prix du patron épinglé du manteau: 4 francs.

2. Costume de cachemire et faille vert myrte. — Jupon à courte traîne en faille, garni de deux volants disposés en groupes de plissés. — Tunique rayée sur le côté gauche par une bande en pékin-velours de tons jaune et vert. Le bas est bordé d'un petit biais de même étoffe. — Corsage-veston ouvert par des revers sur un gilet simulé en pékin. Les bords des revers sont garnis d'un biais de cette dernière étoffe. Deux revers tout en pékin ornent le bas du dos. Les manches sont terminées par un parement de même nature. — Lingerie plissée. — Capote de velours vert, garnie dessus d'une plume de ton plus clair. Brides de ruban assorti et bandeau de tulle perlé d'or. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

Description de la planche coloriée n° 1549 E.

TOILETTES D'ENFANTS ET DE JEUNE FILLE. — 1. Costume en mousseline de laine havane et cerise, pour petite fille de quatre ans. — Les petits côtés du dos ainsi que le devant sont couleur cerise; ce dernier est fermé par des

brandebourgs havane, et le bas est entouré d'une large bande de cette teinte, que soutient une écharpe cerise. Plastron de mousseline de laine havane, derrière, boutonné sur les petits côtés par de petites pattes et des boutons de ton beige. Deux écharpes et un volant froncé complètent le bas du dos; ils sont en étoffe de deux tons assortis. Manches de nuance havane, garnies comme le bas du dos. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre havane entouré d'une plume assortie et garni derrière d'un groupe de roses thé et de bouclettes de ruban cerise. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en armure de laine écru et faille scabieuse de deux tons, pour petite fille de six ans. — Forme princesse, présentant par devant la même disposition que derrière, avec un long plastron de faille au milieu, qui est terminé par un volant plissé. Une sorte de corselet en armure de laine vient se boutonner sur le plastron; il est orné de deux rangées de boutons de nacre. Le bas du plastron, derrière, est également garni de boutons semblables. Epaulettes en faille, pareille à celle du plissé; elles sont prises dans les coutures du plastron et recouvrent l'épaule. Manches en armure de laine, entourées d'un plissé de faille et de biais de même étoffe, plus claire. Ceinture ronde assortie aux épaulettes. — Lingerie plate en toile emposée. — Chapeau de paille noire, entouré d'une écharpe de gaze écru. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume en cachemire lie de vin et bleu azur, pour petite fille de six à sept ans. — Jupon de cachemire bleu, entouré de deux biais lie de vin et bleu alternés et placés dessous. — Corsage à grandes basques, en cachemire lie de vin; il est entouré de deux biais, de couleurs alternées, qui sont placés comme sur la jupe. Ce corsage est boutonné derrière et complété par une pèlerine en cachemire bleu, également garnie de biais alternés. La manche est terminée de même. — Lingerie plate. — Bas de fil d'Écosse bleu. — Chapeau de feutre à large passe baissée devant et garni d'une plume grise dont le pied est fixé par un nœud bleu. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume de cachemire loutre. Jupon court, entouré d'un haut volant plissé, sur lequel sont cousus à plat des biais de faille, lisérés de gris. — Tunique-écharpe ornée de quilles de faille pareilles à la garniture du jupon. Elle est drapée et fixée derrière sous de larges coques bordées de biais semblables, qui se terminent par un long pan. — Corsage bébé formé d'un grand empiècement et d'une partie plissée à plis plats. Il est fermé devant par des boutons de nacre, et la taille est serrée par une ceinture de faille lisérée de gris et fermée de côté par des bouclettes du même genre. Un parement très-pointu orne le bas des manches; il est bordé de faille havane, lisérée de gris. — Lingerie plate et emposée. — Chapeau de paille noire, garni de plumes loutre et de ruban bleu électrique très-pâte.

Description de la figurine colorée L. n° 185.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et 4.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en fantaisie de laine grise. — Jupon à courte traîne, tout plissé. — Tunique relevée devant en lavandière; les bords sont garnis de lisérés de faille bleue. Cette tunique forme derrière un pouff assez volumineux, et le bas retombe en deux morceaux amples, resserrés sous le bouffant, puis entre-croisés l'un sur l'autre. Un volant plissé et bordé de bleu suit les bords des deux parties de la tunique et remonte sur le côté gauche jusqu'au pouff. — Corsage-blouse plissé et remonte sur le côté gauche jusqu'au pouff. — Corsage-blouse plissé devant et derrière, les bords lisérés de bleu. Double plissé bleu et gris au bas des manches et parement bordé de même. Plissé bleu dans le haut du cou. — Echarpe-visite de même étoffe, bordée de bleu et entourée d'un plissé également liséré de bleu. Un grand col rabattu termine le haut du vêtement et dessine par devant de longs revers; le tout est orné d'une bordure bleue. — Chapeau de feutre gris perle, garni d'une plume blanche et de ruban bleu. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} C. D..., A UNION-HILL (ÉTATS-UNIS).

Le journal que votre amie a reçu en prime ne fait pas partie de nos publications; ce n'est donc pas à un de nos journaux qu'elle est abonnée, et il nous est impossible d'accéder à votre désir.

— M^{me} L. A..., A LUXEUL-LES-BAINS.

Vous n'avez qu'à nous indiquer le genre des modèles de robes et confections d'hiver qu'il vous faut; nous sommes dès à présent en mesure de faire tous les patrons montés que vous pouvez désirer.

— M^{me} LUCA DE K..., A GAND.

Vous pouvez sans crainte adopter les tissus écossais; on en porte déjà beaucoup et, cet hiver, tout le monde en aura.

— M^{me} ADÉLAÏDE M..., A BÉZIERS.

Vous trouverez des ceintures de soie, les unes de couleur unie, d'autres rayées de plusieurs tons, pour assortir aux robes.

Nous recevons de quelques-unes de nos abonnées des réclamations que l'examen attentif du calendrier suffirait à leur éviter. Persuadées que le journal doit leur arriver invariablement le 1^{er} du mois, elles nous écrivent pour se plaindre de ne l'avoir point reçu. Nous nous empressons de leur rappeler que le journal paraît tous les samedis, sans acception de date. Or, le premier samedi de septembre tombant le 7, il nous était impossible de leur expédier le journal avant cette date. Par la même raison, ce n'est que le 5 octobre que nous pourrons leur servir le premier numéro de ce mois. Nous les en prévenons afin de leur éviter encore une fois des réclamations inutiles.

NOUVEAU

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA sera à leur disposition à partir du 1^{er} octobre.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire absolument nos lectrices.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirée, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et **franco**, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

MODÈLES DE CHAPEAUX D'AUTOMNE ET LINGERIE

(G. N° 911-948-958).

1. Capote de feutre blanc, à visière doublée de velours « capucin ». Trois têtes de plumes jaunes ombrées de marron ornent le devant de la calotte; le pied en est fixé par un nœud de ruban jaune qui orne le sommet de la capote. De ce point partent les brides.

2. Capote à double passe, en feutre gris perle. Un bandeau de velours « lie de vin » bouillonné garnit la première passe; trois têtes de plumes de même couleur que le velours ornent le côté de la capote et retombent sur la calotte. Une traverse de velours forme la tête du bavolet ondulé.

3. Capote de peluche gris pâle, genre *Bébé*. Le fond mou est entouré d'une bande de velours loutre qui forme le devant du chapeau. Le bavolet, tout en peluche, est ondulé. Deux plumes grises teintées de blanc ornent les côtés de la capote. Les brides sont en satin gris.

Les trois modèles de chapeaux d'automne que nous venons de décrire sortent de chez M^{me} A. Séguin (1, rue des Colannes).

4. Col de toile, à rabats de mousseline plissée sortant de chaque angle. Ces plissés sont rehaussés d'entre-deux et de dentelle, le tout en valenciennes. Co-



1. CAPOTE DE FEUTRE BLANC.

ques de satin bleu entre chaque rabat. — Sous-manche de toile, avec plissé de mousseline rehaussée de valenciennes. — Modèle des magasins de la *Paix* (rue du Quatre-Septembre).

5. Fichu pour toilette habillée. Le milieu est formé d'une bande de mousseline dans laquelle sont intercalés des losanges de dentelle. Un volant de mousseline de même genre, rehaussé de dentelle, encadre le fichu. L'intérieur est garni de même jusqu'à moitié de l'ouverture, qui dans le bas est remplie par une bande de mousseline et deux volants de même étoffe et dentelle. Des boucles de ruban rose retombent du bord inférieur, et deux points



3. CAPOTE DE PELUCHE GRIS.



2. CAPOTE DE FEUTRE GRIS.

de ruban pareil s'échappent du haut de la bande. — Modèle de la maison Lachez-Bleuze (20, rue Saint-Fiacre).

6. Chapeau *Devonshire* en feutre pelucheux gris. Une draperie de velours

bleu pâle entoure la calotte; deux plumes amazone, du même bleu, s'entre-croisent sur le côté devant pour retomber derrière. La passe, très-enlevée, est doublée de velours bleu. — Modèle de M^{me} A. Séguin (1, rue des Colannes).

LA MODE AU JAPON

La *Revue scientifique* a publié dernièrement un intéressant article sur la société japonaise. Cette étude était l'œuvre de M. Masana Maeda, commissaire général du Japon à l'Exposition universelle de Paris. Nous en extrayons les passages suivants sur les occupations des femmes au Japon et sur leurs habitudes en matière de costume :

« Dans la noblesse, les femmes reçoivent toutes, comme leurs maris, une éducation brillante et une instruction solide. C'est une classe très-active et fort amie du progrès. Elle a complété dans ses rangs un grand nombre de poètes et d'artistes; mais elle ne s'occupait pas beaucoup de musique, bien qu'elle s'y livrât de temps en temps.

Les femmes de la noblesse s'appliquent surtout à apprendre des poésies.

Une de leurs plus intéressantes et en même temps de leurs plus douces occupations est la composition des bouquets. Les fleurs ont un langage pour les yeux par leurs formes et par leurs couleurs, comme les hommes en ont

la coller; avec plume
de bleu, l'entre-chose
avec ensemble de
bleu, est habillé de
rouge de N° 1. 50
d'argent.

AU JAPON

per a publicé dans
et article sur la
de la ville de
a, contenant
opinion, universelle
attirent les regards
de la femme
en habit de sa

de la femme
de la ville, sur
d'un costume
travaille et les
a rempli dans
de la ville de
compagnie, par
qu'elle (1) l'été

de la ville de
en point.



de la ville de
et de la ville de
de la ville de



H. Goubaud

L. N. 185

de la vie, par la par
à nous intéressant, n
de longtemps est-elle un



1. Figure de tout

l'époux dans leur attitude
mouvements. C'est par l'a
au point chorégraphique, que l'é
deux nobles à se di
un arche élégante, à
main délicate. Le pri
d'acquiesce l'épous
par cette qualité du
et dans tous s

à la suite des femmes au J
dans laquelle elle
mouvement, c'est de scier
et on se même parfois jusqu
on. La hi japonaise admet l
indépendance se présente ass
sible, comme il existe en droit
mouvements on ne peut se
généralement un gran
contracter un second mariage
et se le défende pas. Cett
et on pense dans les mœurs
actuelle, à l'état, sim
de plus de mois de règle d
au Japon, et cette règle es
est respectée.

de l'ad un principe chez nous
dans un pays doit y res
est établi, et ne jamais l'aban
ou se l'abandonner dans un
c'est également devenu
est respecté que, lorsqu'on
est établi, on ne doit pas (de go
est établi, c'est par le divorce

des femmes japonaises de

un par l'ouïe et la vue, par la parole et par les signes. Le langage des fleurs n'est ni le moins intéressant, ni le moins pittoresque de tous. Aussi la composition des bouquets est-elle un art véritable au Japon. On en trouve

de magnifiques qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre de patience, d'intelligence, de sagacité, de délicatesse et de bon goût. De cette manière les véritables artistes en ce genre savent peindre et indiquer admirablement toutes les impressions de l'âme : joie ou tristesse, plaisir ou douleur; représenter les vertus ou les vices; louer ou blâmer, etc., etc. L'arrangement d'un bouquet peut, comme les idées et les sentiments que l'on veut peindre, varier à l'infini.

« Une des distractions des femmes, — nous devrions plutôt dire une de leurs occupations, car tout a, autant que possible, au Japon, un but d'utilité, — c'est la danse. Elle existe dans notre pays uniquement pour les femmes; on ne danse pas comme en France et dans les autres pays de l'Europe, ou même encore dans certaines contrées de l'Orient, uniquement pour le plaisir et la distraction; on tend à un but plus noble, plus élevé : celui de parfaire, de polir, en un mot, l'éducation des femmes. Les femmes dansent pour apprendre à se bien tenir, à

d'œil la jeune fille de la femme mariée et la femme mariée de la femme veuve.

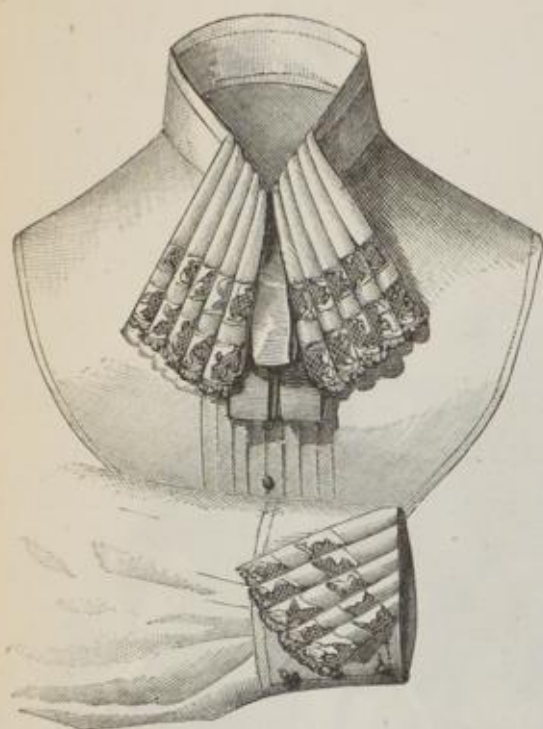
« Du reste, la coiffure n'est pas le seul signe à l'aide duquel on puisse distinguer les femmes et reconnaître la condition dans laquelle elles se trouvent; leur mise tout entière, leur parure, leurs vêtements, changent également en même temps que leur coiffure.

« Au Japon, les femmes ne portent pas de chapeaux; elles ne portent pas non plus, surtout les femmes d'un certain âge, c'est-à-dire celles qui ont dépassé trente ans, d'étoffes de couleur éclatante et susceptibles d'attacher les yeux et d'attirer l'attention. Leur coiffure se compose uniquement d'un certain nombre de longues épingles qu'elles savent fixer artistement dans leurs cheveux. »

R. S.

A VINCENNES

Le succès de la revue militaire du 15 septembre a été complet. Tout autour du champ de manœuvres, c'était un pélemêle indicible de femmes et d'hommes, une exhibition inouïe de toilettes de toute provenance, de costumes de toutes nationalités. Beaucoup de femmes du meilleur monde, d'individualités de la société, étaient là présentes. Les robes écruës, les costumes de foulard, dominaient parmi cette assistance bigarrée.



4. PARURE DE TOILE.

mettre de l'élégance dans leur attitude et dans leurs mouvements. C'est par l'art de la danse, par la chorégraphie, que l'on apprend aux jeunes filles nobles à se distinguer par une marche élégante, à se tenir d'une manière distinguée. Le principal motif est donc d'acquiescer l'élégance et de se distinguer par cette qualité dans tous ses mouvements et dans tous ses actes.

« Quant au mariage des femmes au Japon, la période d'âge dans laquelle elles se marient communément, c'est de seize à vingt-deux ans et même parfois jusqu'à vingt-cinq ans. La loi japonaise admet le divorce; mais s'il divorce se présente assez souvent en fait, comme il existe en droit, les seconds mariages sont on ne peut plus rares. On éprouve généralement un grand dégoût à contracter un second mariage, quoique la loi ne le défende pas. Cette habitude, qui est passée dans les mœurs, existe, à l'heure actuelle, à l'état, sinon de maxime légale, du moins de règle de convenance, au Japon, et cette règle est généralement respectée.

« Comme c'est un principe chez nous que celui qui est né dans un pays doit y rester toujours attaché, et ne jamais l'abandonner pour se faire naturaliser dans un autre, de même c'est également devenu un principe fort respecté que, lorsqu'on a été marié une fois, on ne doit pas (de quelque façon que le mariage ait été dissous, et surtout si c'est par le divorce) rechercher à contracter un nouveau mariage.

« La coiffure des femmes japonaises diffère suivant leur âge et leur posi-



6. CHAPEAU Devonshire.



5. FICHU POUR TOILETTE HABILÉE.

PLANCHE G. N° 936. — DESCRIPTION, PAGE 458.



TOILETTE DE CONCERT OU SOIRÉE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. H. JANET

Modèle de M^{me} Montsox (rue d'Autin, 14). — Prix du patron épinglé : 8 francs.



A. Leroy imp. r. des Minimes, 100.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre N° 3

Crochettes de M^{me} Morison, s. d'Antini 14 - Ceintures Régentes et Jupons de M^{me} De Vertus Soeurs
 s. Aubert 12 - Parfumerie Hygienne Salicylée de Schlimberger & Cerckel rue Bergère 26.

Entered at Stationer's Hall



TOILETTE

M...

PLANCHE G. N° 947. — DESCRIPTION, PAGE 458.



TOILETTES DE PROMENADE. — DESSIN DE M. O TOFANI.

Modèle de M^{me} Montsoy (rue d'Antin, 11). — Patrons épiplés : 1^{re} fig., 4 fr.; 2^e fig., 6 fr.

ASCANIA

HISTOIRE VÉNITIENNE.

I

A LA FENICE

Vers la fin du siècle dernier, il n'était bruit, à Venise, que des succès d'une jeune cantatrice de la *Fenice*, qui s'était produite tout à coup avec un éclat extraordinaire, en débutant dans la *Buona Figliuola*, de Piccini.

Nommer Ascania, c'était provoquer l'explosion de l'enthousiasme; la désigner, c'était faire un portrait que la grande pastelliste Rosalba n'eût pas désavoué. Chaque soir, ses triomphes allaient croissants. Les esprits alors n'étaient point blasés comme ils le sont aujourd'hui.

Et puis autour d'Ascania rayonnait une pureté inaltérable; on savait qu'elle vivait retirée, et qu'un voile de mystère couvrait ses actions. Au théâtre, elle ne s'entretenait avec personne; à peine sortie de scène, elle rentrait dans sa loge. Cette existence pleine de réserve doublait le prestige de la *déa* par le respect qu'on éprouvait pour cette charmante jeune fille. Plus on s'ingéniait à scruter l'origine de la brillante cantatrice, moins on arrivait à connaître la vérité. Il fallait se contenter d'admirer ce qu'on voyait, ce qu'on entendait, et n'en pas demander davantage.

Or, parmi les plus assidus à l'applaudir, se trouvait le jeune marquis Luigi d'Amalfi: mais contrairement à la règle italienne, son plaisir ne se manifestait par aucune exclamation bruyante. Silencieux, presque triste au fond de sa loge solitaire, Luigi venait chercher sa part d'émotion, et il l'emportait tout entière au plus profond de son cœur. Il eût cru, en agissant autrement, commettre un acte de profanation. Nul plus que lui n'était exact à suivre toutes les représentations. Pourquoi fallait-il cependant que Luigi, au lieu d'y trouver un simple délassement, y puisât les pensées pénibles qui se trahissaient sur sa physionomie, et qu'il n'y revînt que pour s'affliger de plus en plus? C'était vainement que son valet de chambre et factotum, Panolfo, le plus joyeux *birbante* de l'État vénitien, travaillait à distraire son maître, ou tout au moins à lui arracher son secret: Luigi était resté inaccessible aux instances de Panolfo, que sa curiosité non satisfaite tourmentait singulièrement.

Un soir, on frappa à la porte de la loge, où le marquis se recueillait dans sa contemplation poétique. Panolfo, qui veillait dans le couloir, se hâta d'ouvrir; et comment ne s'y fût-il pas empressé, quand c'était lui qui avait tendu ce guet-apens d'une visite?

Luigi fronça le sourcil et se souleva de son fauteuil pour prévenir l'entrée d'un importun. Mais il n'était plus temps: le chevalier Carlo de Morosini et le poète Porfirio Monofonte parurent.

Le premier, qui tirait son origine de la souche patricienne qui a donné tant de doges à Venise, avait gaspillé sa vie à se promener en gondole, courir les bals masqués, prendre des sorbets à la place Saint-Marc et jouer dans les redoutes. — Le second joignait aux mêmes mérites l'avantage de rimer des *libretti* pour la *Fenice*, et il ne se croyait rien moins qu'un *Métastase*. Aucune particularité sur les théâtres d'Italie ne lui était inconnue. Ajoutons qu'il ne sortait jamais chez lui sans avoir une rose incrustée à la boutonnière, et n'était appelé que Monofonte le coquet (*le zerbino*).

Tous deux accablèrent Luigi de démonstrations d'amitié.

— Hé, *caro mio*, acceptez l'accolade, dit le chevalier.

— Souffrez que je vous embrasse comme je vous aime, dit le poète.

— Toujours exact à la *Fenice*?

— Et toujours seul dans votre loge?

— C'est remarquable, cette assiduité!

— C'est inexcusable, cette solitude volontaire!

— On ne vous voit plus dans aucun cercle, reprit Morosini, d'un air de vif intérêt.

— Il ne sied pas à un homme de qualité de disparaître ainsi, ajouta le librettiste.

— J'espère, insista le chevalier, que vous avez assez de confiance en nous pour dissiper nos appréhensions à votre sujet.

Et Monofonte ajouta, en prenant une pose d'inspiré:

— Nous venons, comme *Ubalde et le Danois*, à la recherche d'un autre *Renauld*.

Après avoir commencé par accepter à contre-cœur ces marques d'effusion, Luigi se tira soudain d'embarras par une pensée qu'il exprima en ces termes:

— Si l'on ne me rencontre plus dans les cercles, où, du reste, je n'ai que trop souvent mis le pied, laissant au pharaon une assez notable partie de mon patrimoine, c'est que je n'ai pas été fâché de changer de plaisir. La vie serait trop monotone si de temps en temps l'on ne se jetaient dans une voie nouvelle. En ce moment, la musique me suffit; je lui ai voué un véritable culte. Or jamais, de mémoire d'amateur, la *Fenice* n'a possédé de cantatrice comparable à la belle Ascania. Que vous êtes heureux, mon cher Porfirio!... A vous l'honneur d'avoir écrit les vers de *Pyrame*, de *Persée*, de *Paris et Hélène*, ces vers qui ont tant de charme, dans la bouche de notre jeune artiste! A vous la satisfaction d'assister à la répétition de vos opéras et de pouvoir échanger avec Ascania quelques paroles amicales!

Évidemment, le marquis voulait provoquer une confiance et mettre de la sorte à profit la visite qu'il n'avait pas désirée. Avec Monofonte, d'ailleurs, il avait toutes les chances possibles d'obtenir des renseignements; car le poète était bien la gazette vivante d'une ville qui a eu l'insigne honneur de produire les premières *gazettes* (1). Monofonte sentit l'appel indirect qui lui était fait; il se redressa d'un air d'importance, et dit, tout en promenant entre ses doigts une boîte d'or pleine d'excellent tabac d'Espagne:

— Vous allez être bien surpris si je vous déclare que je suis hors d'état de vous fournir aucun détail sur les habitudes de la signora Ascania. Elle est arrivée à Venise en compagnie d'un certain maestro Capelloni, lequel est bien le plus singulier homme du monde: une peau de parchemin, un nez en forme de bec d'aigle, une taille haute et quelque peu voûtée, d'épais sourcils grisonnants, toujours froncés sur des yeux d'un noir d'ébène, voilà le portrait du signor.

— Peu flatté, dit le chevalier en riant.

Le marquis ne riait pas.

— Je continue. Ce maestro a contracté, je crois, un pacte avec Harpocrate, le dieu du silence. Jamais on ne vit personnage plus taciturne. Son humeur rébarbative est comme une cuirasse d'écaillés de dragon: contre cet obstacle se brisent toutes les politesses, toutes les prévenances. Je suis sûr qu'on le désoblige lorsqu'on le salue, et que l'empressement équivaldrait pour lui à une insulte, si on lui demandait des nouvelles de sa santé. Donc, pas un mot ne sort de ses lèvres collées; il commande par le geste ou le regard à notre cantatrice.

— Mais, objecta Luigi, vous ne me ferez pas croire que donna Ascania copie les habitudes étranges de cet homme?

— Elle, cher marquis! elle!... la plus gracieuse créature qui existe sous la voûte céleste. Toujours le sourire à la bouche, toujours dans les yeux la flamme de la bonté et de l'intelligence. Le dragon lui a sans doute prescrit de ne pas parler plus que lui, et elle obéit avec une docilité touchante, *la poverina*!... Mais on sent que si elle était libre, elle dirait une foule de choses charmantes comme elle. C'est une Galatée qui attend que Pygmalion lui donne la vie. Pourquoi faut-il qu'entre elle et ses fervents admirateurs il y ait ce monstre qui s'appelle Capelloni?

(1) Du mot *Gazzetta*, petite pièce de monnaie qui était le prix d'un journal publié au commencement du dix-septième siècle.

— Cet homme est son mari sans doute?... demanda Luigi avec un tremblement dans la voix.

— Son mari... ou son père.... ou son oncle. On ne sait rien, absolument rien. Il pourrait être son trisaïeul : mais le mystère le plus profond les enveloppe, et jusqu'ici toutes les questions ont échoué contre leur réserve. Il y a plus : on ignore où et comment ils vivent. Pour ma part, je me suis mis en quête de leur domicile. Peine perdue ! Tout ce que j'ai appris, c'est que notre cantatrice, sur l'ordre de son farouche gardien, se glisse, après chaque représentation, dans une gondole qui parcourt rapidement la ville, déjouant par ses détours toute tentative de poursuite. Les plus alertes ont renoncé à la course. Il a donc été impossible de découvrir le domicile, — disons mieux, le nid d'Ascania, — et je suis persuadé que la saison théâtrale s'achèvera sans qu'on soit plus avancé à cet égard.

— Bien parlé ! dit le chevalier de Morosini. Ah ! ça, mon cher marquis, votre curiosité ne paraît qu'à moitié satisfaite.... et je conçois cela.

— Je l'avoue, je suis intrigué.

— Prenez-y garde, s'écria Monofonte ; n'allez pas vous laisser incendier le cœur : il n'y aurait pas de remède.

— Rassurez-vous, je ne m'enflamme pas ainsi. Le sentiment qui dictait mes paroles est celui qui a inspiré les vôtres ; voilà tout. En apprenant des particularités vraiment extraordinaires, j'ai dû être surpris et intrigué comme vous l'êtes vous-même.

— Il est certain, reprit le poète, que jusqu'à présent, pas un secret, si bien gardé qu'il fût, n'avait échappé à ma pénétration.

— Tandis que celui-ci la déjoue ?

— Complètement.

— Eh bien, dit alors Luigi d'un ton calme, ce que nous avons de mieux à faire, messieurs, c'est de ne plus nous occuper des actions de la diva et de nous borner à apprécier son magnifique talent. Justement, le second acte commence.... Voulez-vous rester ici et écouter en ma compagnie ?

— Mille grâces, dit le chevalier ; pour ma part, je n'écoute jamais qu'un air. Nous allons entrer dans la loge du duc d'Ossuna qui nous attend. Au revoir, *carissimo*.

Luigi n'éprouva pas une médiocre satisfaction d'être délivré de ces importuns ; il se replongea dans la pénombre d'un angle où il était abrité par un rideau de velours, et il s'abandonna tout entier à la contemplation de l'admirable artiste....

Cependant sa pensée avait travaillé. Autant le [marquis avait feint l'indifférence pour Ascania, autant les confidences de Monofonte avaient irrité sa fiévreuse curiosité. Et précisément parce qu'il ne savait rien, il prêtait à l'inconnue toute la poésie de ses rêves. Quel joli roman ! Il la voyait en butte au pouvoir despotique d'un vieillard sombre qui pesait sur son existence, à titre soit de père, — soit de tuteur, — soit de mari. Et lui, jeune, beau, riche et titré, il s'indignait, au nom de ses avantages sociaux, contre cette domination absorbante ; il gémissait de cette claustration des grâces printanières ; il lui semblait que chaque soir Capelloni enfouissait dans une sorte de coffre fermé à trois serrures ces cheveux ondes comme les flots de l'Adriatique, ces yeux qui avaient dû s'ouvrir pour la première fois en Orient, ces lèvres qui, à l'instar d'une certaine princesse de conte de fées, jetaient des perles, des rubis et des diamants. Plus il analysait les perfections de la diva, plus il s'indignait à l'idée que c'était autant de trésors dérobés au monde. Mais ensuite il se demandait s'il lui appartenait de murmurer à cet égard, et si le maëstro n'avait pas raison d'user de son droit en éloignant de sa fille, — femme, — ou pupille, des hommages souvent pernicieux.

Après cela, il était ramené à l'indignation par le trouble du cœur.

O duel éternel entre le gérontisme et la jeunesse, l'hiver et l'été, les frimas et les douces brises ! Tant qu'il y aura quelque

part un jeune homme ardent, ne mesurant pas plus l'espace ouvert devant lui que les obstacles qui s'opposent à ses vœux ; tant qu'il y aura aussi un vieillard refroidi par les ans et assombri par les âpres leçons de l'expérience, une lutte à outrance se produira nécessairement, lutte où l'intérêt des spectateurs se portera inévitablement du côté du jeune combattant. C'est, ce sera toujours la comédie de ce monde, la comédie des anciens, la comédie des modernes. Pour qu'elle se modifie selon les lieux et les temps, elle n'en reste pas moins la même au fond, et certes le marquis était très-disposé à y ajouter un acte nouveau....

Ce fut sous l'empire de ce sentiment que Luigi, avant la fin de la représentation, quitta brusquement sa loge, sortit du théâtre et gagna en trois pas le quai où l'attendait son carrosse à rames.

II

STEEPLE-CHASE DE GONDOLES

Le marquis fut abordé par Panolfo, qui, tout ébahi de revoir si tôt son maître, s'empressa de dissimuler sous sa casaque un flacon de *montefascone* qu'il était en train de vider avec le concours de deux soldats dalmates.

— Comment ! s'écria le drôle, Votre Excellence devance la fin du spectacle?... Cela ne lui était jamais arrivé....

— Tais-toi, bavard, et écoute. Que ma gondole range le bord, prête à partir. Toi, reste ici attentif. Je guette quelqu'un. Avertis mes barcarols qu'ils auront à faire jouer vigoureusement les rames pour serrer de près une embarcation mystérieuse. Tu m'as entendu ?

— Oui, monseigneur, dit Panolfo, pensant avec plaisir qu'il allait pouvoir reprendre l'agréable exercice du flacon, mais demandant ensuite à ses compagnons si le noble maître ne devenait pas quelque peu fou.

— Bah ! lui dirent les soldats, ton maître est un étourdi qui ne songe qu'à se bien divertir.

— Lui !... Bonne fortune pour moi !

Quand plaisir chasse la raison,
Le valet règne à la maison. »

Luigi s'était embusqué non loin de la porte latérale par laquelle sortaient les artistes. Son plan, très-simple du reste, consistait à épier le moment où Ascania paraîtrait avec son argus et à les suivre *piano, piano*, sans éveiller leur attention.

Durant deux mortelles heures, il resta en sentinelle, n'ayant rien aperçu qui ressemblât à la *diva* ni au *crudel tiranno*. La solitude se fit autour de lui, une solitude complète ; les lumières s'étaient éteintes ; tout dormait. Pas un son, pas un mouvement, pas le moindre bruit. Pour veiller encore, il fallait être l'*innamorato* de la comédie éternelle dont nous avons parlé.

Quant à Panolfo, soigneusement enveloppé du manteau de son maître et étendu sur les dalles de granit, au clair de lune, il avait fini par s'endormir en maugréant contre le petit *archerol* de l'Olympe. Un bras nerveux le réveilla rudement.

— Que fais-tu là, maudit paresseux?... Voilà donc comme tu exécutes mes ordres !

— Ah ! monseigneur, c'est vous enfin !

— Comment, *enfin* ! Si tu as compté les heures, ç'a été en dormant. Retournons au palazzo. »

Pour tirer une petite vengeance du marquis, le valet demanda :

— Serrérons-nous de près certaine gondole ?

— Silence, faquin ! Si tu m'ennuies, je te jette à l'eau.

— Ah ! pensa Panolfo, nous avons échoué. Dépôt de galant, colère de grand seigneur... Il convient de se taire. »

Le lendemain, Luigi s'avisait d'un autre moyen. Il entra sur la scène, où il mettait le pied pour la première fois. Monofonte

l'aperçut, accourut à lui avec de grandes démonstrations, et tout en l'embrassant lui glissa ces mots à l'oreille :

— Vous venez écouter de près notre incomparable ?

— Oui et non.

— *Où* est la vérité ; votre *non*, je ne l'accepte pas.

— Vous auriez tort, messer Porfirio ; je me borne à apprécier la voix de notre cantatrice... Mais vous m'avez inspiré quelque désir de faire connaissance avec son argus.

— Avec le signor Capelloni !... Singulière fantaisie ! Il serait plus facile de s'embarquer sans boussole pour la Chine. Vous voulez aborder une île hérissée de récifs... vous voulez sonder un abîme sans fond.

— Poète !... je ne veux qu'une chose : c'est que vous me montriez le maëstro.

— C'est très-facile, car il ne ressemble à personne. Tenez, en ce moment, le voici dans son coin favori, d'où, sans plus bouger qu'un monolithe égyptien, il observe tout ce qui se passe. Je gagerais vingt pistoles qu'il vous a vu.

— Approchons-nous de lui.

— De cet ours ?... Il nous dévorerait.

— Allons donc !

Luigi entraîna Porfirio vers Capelloni qu'il salua avec une exquise politesse. Le maëstro, contre leur attente à tous deux, ne prit pas l'air d'un ogre affamé, mais il eut la contenance grave d'un homme qui ne désire pas entrer en conversation. Loin de rabrouer le marquis, il s'empessa de lui rendre son salut.

— Permettez-moi, dit Luigi, tirant bon augure de cette courtoisie, permettez-moi de vous faire mon compliment sur le rare talent de votre fille.

— Ascania n'est point ma fille, répondit le vieillard.

— Ah ! pardon... » murmura le jeune gentilhomme. « Elle est donc sa femme ?... » pensa-t-il.

Le poète vint à son secours en jetant ces mots sans affectation :

— La signora n'est, dit-on, ni la fille, ni la nièce, ni la pupille, ni la femme de l'illustre maëstro : elle est un mystère. »

Capelloni s'inclina et tira des tablettes de sa poche. A ce signe éloquent, Monofonte jugea que l'entretien était terminé. Il emmena le marquis et lui dit, lorsqu'ils se furent un peu éloignés :

— Eh bien, en savez-vous plus long qu'il y a cinq minutes ?

— Oui... et je suis très-perplexe ; car je sais qu'Ascania n'est point sa fille ; mais je crains qu'elle ne soit sa femme.

— Que vous importe ?

— Comment !... C'est alors qu'un abîme infranchissable nous séparerait.

— Vous aimez donc Ascania ?

— J'ai ce grand malheur. Mais croyez-vous que j'aurais le malheur plus grand encore de ne pas l'estimer et de conspirer contre son honneur ? Dieu m'en préserve.

— A merveille. Cependant qu'allez-vous faire à présent ?

— Je l'ignore. Si Ascania est la femme du maëstro, elle ne doit plus exister pour moi.

— Mais si elle n'est pas sa femme ?...

Le marquis tressaillit et parut réfléchir, tandis que Monofonte poursuivait avec chaleur :

— Je parie mes deux meilleurs opéras contre dix carlins que la diva n'est pas l'épouse du signor Capelloni.

Sans répliquer, M. d'Amalfi serra la main du poète ; puis il gagna sa loge, d'où il sortit assez à temps pour s'embusquer, non cette fois à la porte des artistes, mais près de la principale entrée du public.

C'était assurément très-téméraire : car pouvait-il penser qu'au milieu de la foule il distinguerait Ascania ? Son espoir était fondé cependant sur l'originalité de messer Capelloni, et voici quel raisonnement Luigi s'était fait :

Si le maëstro voulait n'être pas suivi, il aurait le soin prudent de passer par la salle afin de dépister les curieux. Donc, en s'a-

postant de ce côté, on réussirait à le voir, puisqu'il fallait bien qu'il sortit par une porte quelconque.

Ce calcul n'était pas mauvais ; et la preuve, c'est qu'il réussit.

Un quart d'heure au plus s'était écoulé depuis le départ des spectateurs, quand le marquis, toujours blotti dans l'ombre, vit l'éclair d'un flambeau scintiller derrière le vitrage du péristyle ; puis la porte s'ouvrit doucement devant deux personnes dont le visage était couvert d'un *cachelet* de velours noir. A leur tournure, Luigi n'eut pas de peine à reconnaître le maëstro et la cantatrice. Il les suivit d'un pas léger, en retenant son souffle. Cependant il ne put marcher avec tant de précaution qu'il ne fût point remarqué. Ceux qu'il observait coururent vers le bord et gagnèrent précipitamment leur gondole qui partit à grande vitesse. De son côté, le jeune gentilhomme avait compris que c'était le moment ou jamais d'arriver à la découverte de la vérité. Il ne fut pas plus lent à se jeter dans sa gondole, et dix pièces d'or qu'il promit à ses barcarols donnèrent aux rames une merveilleuse activité.

Une véritable lutte s'était engagée : et de même que dans un champ de courses on voit les chevaux s'élancer avec un élan furieux et chercher à se dépasser, dussent-ils mourir en atteignant le but, ainsi les deux gondoliers, en partant presque simultanément, disputèrent d'ardeur et de célérité. A les voir fendre l'eau qui à droite et à gauche retombait en écume, on eût dit ces énormes monstres marins qui se jouent de la vague et se laissent bercer par la tempête. On s'était mutuellement deviné ; si d'un côté l'on voulait atteindre, de l'autre on voulait se soustraire à la poursuite. Et ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que cette course folle et haletante se pratiquait dans l'ombre, tantôt sur la paisible surface d'un canal spacieux, tantôt entre les murailles verdâtres et moisisées d'un étroit défilé ; ici le long de la façade des palais majestueux, là entre de hautes maisons noires qui semblaient se toucher par leur corniche. De temps en temps on passait sous l'arche unique de ponts que trahissait sans les éclairer une lanterne tremblotante. Tout semblait prendre des formes fantastiques : palais, maisons, quais et ponts ; tout semblait fuir avec des ailes puissantes, lorsque en réalité le mouvement rapide n'était imprimé qu'aux deux gondoles.

A force de détours et d'habiles manœuvres, les rameurs du maëstro avaient réussi à fatiguer leurs émules ; ils profitèrent d'un moment où arrivaient en sens inverse quatre ou cinq gondoles pour se glisser entre elles, de manière à tromper les poursuivants. La piste fut totalement perdue. Luigi eut beau s'emporter, crier, gronder ses gens : après une course si longue, il dut se résigner à rentrer chez lui, brisé, humilié, et surtout, hélas ! aussi éloigné du but que s'il n'eût pas entrepris cette poursuite aventureuse.

Tel qu'un page étourdi, il s'était jeté sur la trace d'une incon nue, et la vision avait fui ! Le marquis se disait avec rage combien il avait dû prêter à rire à l'odieux Capelloni.

Tout cela s'était accompli sans que Panolfo fût sorti de son bienheureux sommeil.

— Misérable ! lui cria Luigi, veux-tu bien t'éveiller !... Nous voici au palazzo.

Et tandis que le valet étirait ses bras et ses jambes et se frottait les yeux, son maître se disait en le regardant :

— Que je l'envie, ce faquin ! il n'a d'autre souci que de boire et de dormir. Il va rentrer et reprendre paisiblement son somme... Et moi, au contraire, je rapporte en mon logis l'ennui et le dégoût... Ah ! qu'on est heureux de ne pas penser !

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)



Qui de nous, au cours des visites faites à l'Exposition universelle de 1878, n'a été à même de vérifier ce qu'il y a de vrai dans cette pensée de Goethe :

« Le sentiment du beau est tellement indispensable à tout le monde, que, dès que ce sentiment est éteint, on se contente du bizarre et de l'absurde, quand il a l'attrait de la nouveauté. »

SOUSCRIPTION NATIONALE

La loi française a défendu les loteries. Elle n'a pas voulu, comme cela se voit dans certains pays, que l'épargne du travailleur, que les petits patrimoines, fussent sans cesse tentés par l'appât des gros lots. En cela elle a sagement agi.

Il y a cependant une dérogation à cette règle. La loi du 21 mai 1836 dit expressément que l'on pourra autoriser les loteries d'objets mobiliers exclusivement destinées à des actes de bienfaisance ou à l'encouragement des arts.

En vertu de cette loi, le Président de la République, sur le rapport des ministres de l'agriculture et du commerce, de l'intérieur et des finances, a rendu un décret qui autorise une souscription nationale ayant pour objet :

1° De faciliter l'accès de l'Exposition universelle de 1878 à certaines catégories de personnes peu fortunées et dont la profession justifierait cette faveur ;

2° D'encourager les exposants au moyen de l'achat de divers objets d'art et d'industrie destinés à être répartis entre les souscripteurs par la voie du tirage au sort.

Nous ne saurions trop insister sur le caractère de cette souscription, due à l'initiative simultanée de MM. Teisserenc de Bort, E. de Marcère et Léon Say. La combinaison nous paraît très-agréable pour tout le monde, parce que chacun y trouve un avantage. Le souscripteur devient, par le fait même de sa souscription, un Mécène au petit pied. En donnant son argent, il sait qu'il contribue à une œuvre utile. Il sait que cet argent sera bien employé, qu'il servira à l'instruction de personnes très-aptées à tirer d'une visite à l'Exposition un grand profit moral, et qui, sans ce concours, n'auraient pu voir l'Exposition.

S'il est agréable de savoir que l'argent que l'on donne ne sera pas mal employé, il est bien agréable aussi de penser qu'on peut rentrer dans ses déboursés, au centuple peut-être, si le hasard vous favorise. Une partie des fonds provenant de la souscription est employée à l'achat d'objets d'art ou de produits industriels à l'Exposition, ce qui a le double résultat d'encourager des artistes méritants et des industriels qui sont aussi des artistes dans leur genre, et de former des lots magnifiques.

La souscription est accessible aux plus petites bourses. Elle se fait par des émissions successives d'un million de billets chacune.

Déjà l'agent du Trésor a dû mettre en vente les billets de la seconde série d'un million.

Le billet vaut un franc.

On en trouve partout : chez les marchands de tabac, chez toutes les personnes autorisées déjà à vendre des tickets pour l'Exposition, chez les percepteurs.

Chaque émission donnera lieu à un tirage spécial.

Le produit brut de chaque émission est employé de la manière suivante : un tiers pour faciliter les voyages des personnes peu aisées qui seront désignées par le ministre du commerce ; les deux autres tiers à l'achat des objets, pris exclusivement parmi les objets exposés et qui serviront de lots.

Tout le monde voudra certainement contribuer à cette souscription vraiment nationale. Pour nous, nous nous reprocherions de n'avoir point pris part à cette œuvre utile au premier chef, et nous nous sommes fait inscrire, dès le premier jour, pour cinq billets de la première émission.

Ch. DAVID.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

La ville de Bruges vient de célébrer en grande pompe l'anniversaire de la naissance de son plus glorieux fils, Jean Van Eyck, dit Jean de Bruges, l'inventeur de la peinture à l'huile. — A cette occasion, je me rappelle une singulière histoire qui m'est arrivée il y a douze ou quinze ans tout au moins.

A cette époque, on ne s'occupait pas autant qu'on le fait aujourd'hui des arts et des artistes ; aussi celui dont il s'agit était-il fort peu connu du vulgaire, quand un de mes amis, qui arrivait de Hollande, apporta et me prêta une biographie complète de Van Eyck. Je faisais alors des articles de fantaisie dans un grand journal du soir, la *Patrie*, et je m'empressai tout naturellement de lancer ma plume sur le chemin qui m'était ouvert, ce que je fis en toute conscience.

C'était durant l'été. J'habitais alors Ville-d'Avray, où j'avais pour voisin l'excellent M. Schiller, secrétaire de la rédaction dudit journal. Un soir, comme il arrivait de Paris, il vint à moi tout en riant.

— Je vous annonce une singulière visite pour demain, me dit-il. Un drôle d'original est venu me demander votre adresse, et... vous m'en direz des nouvelles.

Le lendemain, en effet, vers midi, je vis arriver chez moi un homme très-grand, très-effilé, très-blond, portant un énorme bouquet de fleurs très-rares. Il me demanda, avec l'accent le plus baroque, si j'étais bien M^{me} de Bassanville.

— Oui, monsieur, répondis-je en lui faisant la plus belle des révérences, et que me voulez-vous ?

— Je veux mettre ces fleurs à vos pieds, madame, fit-il en s'agenouillant devant moi et exécutant son dire pendant que je le regardais de l'air le plus stupéfait du monde. — Je suis de Bruges, ajouta-t-il en se relevant et secouant, avec toute la propreté qui caractérise les Flamands, ses genoux qui avaient pris de la poussière ; vous avez écrit de très-belles choses sur notre grand Van Eyck, et je viens vous en témoigner ma reconnaissance et celle de mes compatriotes.

Je crus avoir affaire à un fou. Mais comme il faut toujours être polie, surtout à l'égard de quelqu'un qui vient vous apporter des fleurs et des compliments, je fis asseoir mon visiteur et le fis causer de mon mieux, ce qui n'était pas difficile, car il ne demandait qu'à s'épancher.

— Vous aimez donc beaucoup votre illustre compatriote ? lui demandai-je.

— Si je l'aime !... exclama-t-il en levant les yeux et les bras vers le ciel ; mais je l'admire !... je l'adore !... et je possède pour plus d'un million de ses œuvres...

De plus en plus je crus mon homme fou. — A moins, me dis-je, que ce ne soit un marchand de tableaux qui veut se défaire de ses toiles et qui considère mon article comme une excellente réclame à cet effet.

— Je ne connais personne qui désire acheter des Van Eyck, fis-je en répondant ainsi tout haut à ma pensée.

En attendant ces paroles, mon visiteur bondit comme une panthère.

— Mais je ne veux rien vendre du tout, madame, s'écria-t-il ; bien au contraire, et si je suis venu à Paris, c'est pour être agréable à M. le duc de Moray, qui désire voir le beau missel peint tout entier de la main de Van Eyck, — missel qui vaut à lui seul six cent mille francs, s'il vous plaît !

— Cela me plaît si ça vous arrange, monsieur, dis-je en m'efforçant de garder mon sérieux, et j'offre mes compliments à l'heureux possesseur de cette merveille.

— Eh bien ! il faut venir la voir, cette merveille ! fit-il alors à son tour de l'air du monde le plus gracieux. Je loge à l'hôtel des

Princes; je vous offre à déjeuner le jour qu'il vous conviendra de choisir, et...

— Pardon, monsieur, si je refuse votre offre aimable, répondis-je en interrompant à mon tour; mais je suis vieille, je marche avec peine, et je ne déjeune jamais hors de chez moi.

— Eh bien, madame, je vous apporterai le missel ici.

Et, s'élevant, il me salua avec beaucoup de courtoisie, puis se retira.

Je m'amusai beaucoup de cette visite avec tout mon voisinage. Quelques jours après, comme je me trouvais chez une de mes amies habitant aussi Ville-d'Avray et à laquelle je venais de raconter mon aventure, son domestique entra me prévenir qu'un monsieur me demandait.

— C'est peut-être votre fou!... exclama la dame. Faites entrer; ça nous amusera, surtout s'il apporte ce qu'il appelle sa merveille.

C'était bien lui, et il apportait en effet la plus admirable chose qu'on puisse voir en ce monde, — le vrai missel de Philippe le Beau, père de Charles-Quint, — ce qui nous prouva que cet homme n'était pas un fou, mais tout simplement un exalté enthousiaste.

Quant à la couverture de ce missel, elle est en chagrin rougeâtre, semée de diamants très-sales et très-mal taillés : ce n'était donc point à cette enveloppe qu'était attachée la valeur de l'œuvre. Mais quelles merveilleuses choses que les peintures qu'elle renferme ! Faites sur beau vélin, elles sont aussi jolies, aussi brillantes, aussi fraîches que si on venait seulement de poser le pinceau qui les a créées; ce sont des fleurs, des papillons, des insectes, d'un fini, d'une finesse, d'un naturel incroyables; on voudrait les saisir ou les cueillir. Et tout cela entoure des sujets de sainteté d'une touche de pinceau aussi parfaite qu'en est étrange la composition, qui rappelle bien l'époque où ces choses ont été créées pour le prince souverain du pays.

Ainsi il y a, entre autres sujets, « la chaste Suzanne et les deux vieillards ». Suzanne, vêtue du costume d'alors, avec manches à crevés, haute fraise, robe collante, etc., prend un bain... de pieds, et deux vieillards costumés très-richement, dans le goût du temps, causent avec elle.

Un autre feuillet montre saint Jean prêchant dans le désert. On voit une plage nue, avec une belle chaire en bois sculpté dans laquelle se trouve saint Jean; autour de la chaire sont groupées toutes les bêtes de la création, écoutant le saint, bouche, gueule, museau ou bec béant; à l'horizon se dessinent les clochetons de la cathédrale de Bruges.

Pour le crucifiement du Christ, les bourreaux sont costumés en soldats du temps de Louis XI.

Enfin, je dois mentionner en terminant la naissance de la Sainte Vierge, qui m'a semblé le chef-d'œuvre du genre. On voit un intérieur flamand, avec grand lit à baldaquin vert, dans lequel est couchée la mère de l'Enfant-Dieu; au fond de la pièce, dans une immense cheminée, flambe un très-beau feu, devant lequel les femmes lavent le nouveau-né dans un beau chaudron de cuivre bien luisant. Le plafond de cette chambre étant ouvert, on aperçoit la Sainte-Trinité, dont deux des personnes battent des mains, tandis que le pigeon bat des ailes.

Vous voyez que tout cela est bien naïf comme composition; mais, mon Dieu, que c'est beau comme faire!

Du reste, Van Eyck fut bien jugé par ses contemporains, car, après sa mort, ils ne voulurent pas livrer à la terre sa dépouille charnelle tout entière, et son bras droit, — celui qui soutenait une main si habile, — fut détaché du corps et resta exposé comme un objet de vénération publique, jusqu'à la fin du seizième siècle, dans une petite armoire de fer à la porte de la principale église de Bruges.

Malgré les prétentions de cette ville à avoir donné naissance à ce grand artiste, plusieurs de ses biographes, et des plus sérieux, assurent que c'est dans la ville de Maes-Eyck qu'il est né; ils en

donnent pour preuve qu'il prit ce nom, selon l'usage du temps, quand il vit son pinceau se changer en couronne, c'est-à-dire lorsqu'en 1410 il fit cette admirable découverte de la peinture à l'huile, telle qu'elle se fait encore aujourd'hui.

Van Eyck était alors non-seulement un excellent aquarelliste, mais un très-savant chimiste aussi. Ayant vu un jour tout son travail détruit par le soleil, les couleurs qu'on employait alors pour les tableaux étant délayées soit dans de la gomme de pommier, soit dans de la gomme de prunier, soit encore avec du blanc d'œuf, il s'enferma dans son laboratoire, appela la chimie à son aide, travailla sans désemparer jour et nuit durant tout un grand mois, et, après des essais mille fois renouvelés, en sortit triomphant après avoir doté les arts de la plus belle des découvertes.

C'est cet homme illustre que la ville de Bruges vient de fêter, le réclamant comme son fils, — et cette gloire, je suis trop reconnaissante pour la lui dénier, ayant toujours gardé le souvenir de mon visiteur au gros bouquet.

Comtesse de BASSANVILLE.

REVUE DES MAGASINS

Il y a toujours lutte ouverte entre les médecins, les artistes et la mode, quand il s'agit de corset. Les premiers n'en veulent pour ainsi dire pas entendre parler; la dernière, au contraire, soutient que pour être bien habillée on ne peut s'en passer....

« Développez le buste, dit la mode; allongez la taille, effacez les hanches, et vous serez faite au tour! » Les artistes et les médecins reprennent, de leur côté, qu'il faut se garder de violer les lois de la nature, sous le prétexte que le vrai seul est aimable. « D'ailleurs, ajoutent-ils encore, chassez le naturel par la porte, il rentrera par la fenêtre! »

Au milieu de ces controverses, M^{mes} DE VERTUS sœurs triomphent, car elles ont résolu le difficile problème de contenter tout le monde et leur saint! La *Ceinture régente*, en effet, laisse à la nature tout son développement, et sa construction est si habilement comprise, qu'elle en corrige les erreurs sans aucun préjudice pour la santé. D'autre part, ce gracieux modèle possède toute l'élégance et le confortable qu'on peut désirer, car c'est avant tout un corset de grande dame.

Le corset *Anne d'Autriche* répond spécialement aux exigences des tailles allongées; il a été créé par M^{mes} de Vertus sœurs dans ce but unique. Le nom seul de cette maison, si ancienne et si honorablement connue du monde entier, est un sûr garant de la parfaite élégance du modèle.

C'est aux dames à choisir entre les deux types, lorsqu'elles adressent une demande à M^{mes} de Vertus sœurs (rue Auber, 12). Pour l'un comme pour l'autre, les mesures à envoyer doivent toujours être prises sur la personne habillée.

SPÉCIALITÉS

La *crème Simon*, admise à l'Exposition de 1878, est un des plus précieux produits de la parfumerie moderne. Son action immédiate sur la peau a pour résultat la destruction des rides, des boutons et du hâle. Cette crème, à base de glycérine, ne contient aucun corps gras : aussi se conserve-t-elle indéfiniment. De plus, son parfum est délicieux.

Comme complément de la *crème Simon*, nous conseillerons la *poudre Figaro*, qui sort de la même fabrique et ajoute à l'éclat du teint et à sa beauté.

Ces deux produits sont particulièrement indispensables en ce moment où la villégiature tire à sa fin et où il faut affronter les vicissitudes de température qu'occasionnent les voyages.

La *crème Simon* et la *poudre Figaro* se trouvent dans toutes les bonnes maisons de pharmacie et de parfumerie. — Vente en gros : à Lyon, chez M. SIMON, rue de Lyon, 83; à Paris, rue de Provence, 36.

M. D'A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.